

Justus Conrad Mensching

Fables Pour Les Enfants : Tirées Des Meilleurs Auteurs François Et Publiées

Lemgo: De l'Imprimerie & Librairie - Meyer, 1778

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1688541101>

Druck Freier  Zugang



Im Vd
412

Am̄d

412

FABLES

POUR LES ENFANS

TIRÉES

DES MEILLEURS AUTEURS FRANCOIS
ET PUBLIÉES

PAR

J. C. MENSCHING.

RECTEUR DU COLLÈGE DE LEMGO.



A LEMGO,

De l'Imprimerie & Librairie-Meyer.

1778.

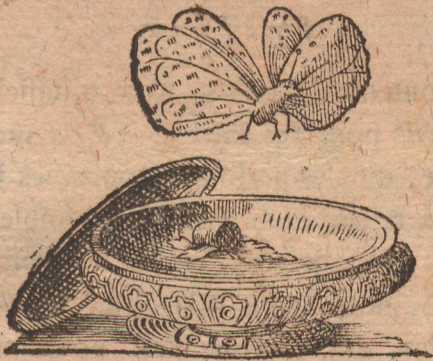
58 - 1787

Mecklenburgische
Landesbibliothek
Schwerin

Quid dem, quid non dem, renuis tu, quod jubet alter.

Horatius.

14



P r é f a c e .

En publiant ces Fables je n'ai d'autre but que d' être utile aux jeunes gens; car non seulement ils aiment à en entendre & à en lire, mais cela leur donne encore occasion de se former le goût & d'apprendre de bonnes maximes. Ce sont les fables en vers qui m'ont paru les plus propres à remplir ces vuës, sans compter qu'elles familiarisent la jeunesse avec la poésie, le plus agréable & le plus instructif des beaux arts. J'ai voulu, en les choisissant, qu'elles fussent faciles, agréables & instructives; & c'est dans cette vuë - là qu'on en trouvera quelques, dont j'ai retranché, ce qui me paroif-
soit

Préface.

font contenir des réflexions trop difficiles à mon avis pour des enfans. Cela me fait espérer, que les personnes équitables jetteront un regard favorable sur ce foible travail, & qu'on pourra s'en servir utilement; quoique nous ayons déjà d'autres recueils de fables, dont aucun n'est pourtant en vers. A Lemgo ce 12. de Mars 1778.



La



La Cigale & la Fourmi.

La Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort depourvuë
Quand la bise*) fut venuë.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine;
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.

Je

*) Levent qui fait l'hiver.

A

Je vous pairai, lui dit-elle,
Avant Août, foi d'animal,
Intérêt & principal.
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est-là son moindre défaut,
Que faisiez vous au tems chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse :
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous deplaise.
Vous chantiez ? J'en suis fort aise,
Et bien dansez maintenant.

De la Fontaine.

Le Corbeau & le Renard.

Maître Corbeau sur un arbre perché
 Tenoit en son bec un fromage:
 Maître Renard par l'odeur alleché,
 Lui tint à peu près ce langage.
 Hé bon jour, Monsieur du Corbeau!
 Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
 Sans mentir, si votre ramage,
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le Phenix *) des hôtes de ce bois.
 A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joye
 Et pour montrer sa belle voix
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proye
 Le Renard s'en saisit, & dit: Mon bon Monsieur
 Apprenez donc, que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
 Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
 Le corbeau honteux & confus
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

De la Fontaine.

*) Le plus rare de tous les Oiseaux.

Le Renard & le Chat.

Le Renard & le chat faisant voyage ensemble,
 Par maints *) discours moraux abrégéoient le chemin,
 Qu'il est beau d'être juste! ami, que vous en semble?
 Bien pensé, mon compère; & puis discours sans fin.
 Sur leur morale faine éloge réciproque;
 Quand à leurs yeux, maître Loup sort d'un bois
 Il fond sur un troupeau, prend un Mouton, le croque
 Malgré le cris & les abois.
 O, s'écria le Chat, o l'action injuste!
 Pourquoi devore-t-il ce paisible Mouton?
 Que ne broutoit-il quelque arbutte?
 Que ne vit-il de gland, le perfide glouton?
 Le Renard rencherit contre la barbarie;
 Qu'avoit fait le Mouton pour perdre ainsi la vie.
 Et pourquoi le Loup ravissant
 Ne vivoit-il pas d'industrie
 Sans verser le sang innocent?
 Leur zèle s'échauffoit, quand près d'une chaumine
 Arrivent nos scandalisés.
 Une Poêle de bonne mine
 Du vieux docteur Renard frappe les yeux rusés.

Plus

*) Vieux mot qui n'est plus en usage que dans le Burlesque, ou en vers. Il signifie plusieurs, beaucoup, grand nombre.

Plus de morale ; il court, vous l'attrape & la mange ;
 Tandis qu'un Rat, qui sortoit d'une grange,
 Assouvit aussi-tôt la faim
 Du Chat, qui jusques-la s'étoit crû plus humain,
 Non loin delà, demoiselle Araignée
 Qui de sa toile vit le coup,
 Raisonnoit d'eux comme ils faisoient du Loup :
 Une Mouche à son tour n'en fut pas épargnée,
 Nous voilà bien. Souvent nous condamnons autrui,
 Que l'occasion s'offre ; en fait-on moins que lui ?

De la Motte.

*La Grenouille qui se veut faire aussi grosse
que le Boeuf.*

Une Grenouille vit un boeuf,
 Qui lui sembla de belle taille,
 Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un oeuf,
 Envieuse s'étend, & s'enfle & se travaille,
 Pour égaler l'animal en grosseur ;
 Disant regardez bien, ma soeur,
 Est ce assez ? dites moi, n'y suis-je point encore ?
 Nenni, M'y voici donc ? point du tout M'y voilà ?
 Vous n'en approchez point. La chetive pecore
 S'enfla si bien, qu'elle creva.
 Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages,
 Tout Bourgeois veut batir comme les grands Seigneurs,
 Tout petit Prince a des Ambassadeurs
 Tout Marquis veut avoir des Pages.

De la Fontaine.

Le Loup & l' Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.
 Un Agneau se desfalteroît
 Dans le courant d'une onde pure.
 Un Loup survient à jeun qui cherchoit aventure,
 Et que la faim en ces lieux attiroit.
 Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage
 Dit cet animal plein de rage;
 Tu sera chatié de ta temerité,
 Sire, repond l'agneau, que votre Majesté
 Ne se mette pas en colère;
 Mais plutôt qu'Elle considère
 Que je me vais desfalterant
 Dans le Courant
 Plus de vingt pas au dessous d'Elle;
 Et que par consequent en aucune façon
 Je ne puis troubler sa boisson.
 Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
 Et je fais que de moi tu médis l'an passé.
 Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
 Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère:
 Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens:
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers & vos chiens.
 On me l'a dit: il faut que je me venge,
 La-dessus au fond des forêts
 Le Loup l'emporte & puis le mange
 Sans autre forme de procès.

De la Fontaine.

L'enfant sur une Table.

Un enfant s'admiroit placé sur une table
Je suis grand disoit-il. Quelqu'un lui repondit,
Descendez, vous serez petit.
Quel est l'enfant de cette fable?
Le riche qui s'enorgueillit.

Barbe.

Le Chat & la Chauve-Souris.

Un Chat le plus gourmand qui fut,
 N'ayant d'autre ami que son ventre,
 Fondit sur un Serein, & sans respect du Chantre
 L'étrangla net, & s'en reput.
 Le Serein & le Chat vivoient sous même Maître.
 A peine apperçoit-on le meurtre de l'oiseau,
 Que l'on jure la mort du traître,
 Chacun veut être son bourreau,
 L'assassin l'entendit & trembla pour sa peau.
 Les vœux font enfans de la crainte;
 Il en fit un. S'il fort de ce danger,
 De la faim la plus rude éprouvât-il l'atteinte,
 Il renonce aux oiseaux, n'en veut jamais manger:
 En atteste les Dieux en leur demandant grace;
 Et comme si c'étoit l'effet de son serment,
 Le Maître oublia sa menace,
 Et se calma dans le moment.
 Le Rominagrobis *) échapé de l'orage

Trouva

*) On se fert de ce mot, pour dire en termes populaires un gros chat. Il se dit également d'un homme qui fait le fier.

Trouva deux jours après une Chauve-souris,
 Qu'en fera-t-il? Son voeu l'avertit d'être sage;
 Son appetit glouton n'est pas du même avis.
 Grand combat! embarras étrange!
 Le chat décide enfin. Tu passeras, ma foi,
 Dit-il; en tant qu'Oiseau, je ne veux rien de toi;
 Mais comme souris je te mange,
 Le Ciel peut-il s'en facher? Non,
 Se repondoit le bon apôtre *),
 Son Casuiste c'est le nôtre,
 L'intérêt qui d'un mot se fait une raison,
 Ce qu'on se défend sous un nom.
 On se le permet sous un autre.

De la Motte.

*) Expression proverbiale qui signifie un hypocrite fin & rusé.

Le Renard & la Cicogne.

Compère le Renard se mit un jour en frais,
 Et retint à diner commère la Cicogne.
 Le régal fut petit & sans beaucoup d'apprêts;
 Le galant pour toute besogne
 Avoit un brouet clair *), (il vivoit chichement)
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette;
 La Cicogne au long bec n'en put attraper miette;
 Et le drôle eut lappé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque tems de là la Cicogne, le prie
 Volontiers: lui dit il, car avec mes amis
 Je ne fais point ceremonie,
 A l'heure dite il courut au logis
 De la Cicogne son hôtesse,
 Loua très fort sa politesse,
 Trouva le diner cuit à point.
 Bon appetit sur tout; Renards n'en manquent point,
 Il se rejouissoit à l'odeur de la viande

Mise

*) Espèce de bouillie fort claire.

Mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande,
 On servit pour l'embarasser
 En un vase à long col, & d'étroite embouchure,
 Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,
 Mais le museau du Sire étoit d'autre mesure
 Il lui falut à jeun retourner au logis,
 Honteux comme un Renard qu'une poule auroit pris,
 Serrant la queue & portant bas l'oreille.
 Trompeurs c'est pour vous que j'écris
 Attendez vous à la pareille.

De la Fontaine.

Le Chêne & le Roseau.

Le Chêne un jour dit au Roseau :
 Vous avez bien sujet d'accuser la Nature.
 Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
 Le moindre vent, qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau,
 Vous oblige à baisser la tête:
 Cependant que mon front au Caucase *) pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du Soleil
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est Aquilon; tout me semble Zephir.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage;
 Vous n'auriez pas tant à souffrir;
 Je vous defendrois de l'orage.
 Mais vous naissiez le plus souvent
 Sur les humides bords! **) des Royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 Votre compassion, lui repondit l'Arbuste,
 Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci.

Les

*) Une des plus hautes montagnes du monde.

**) Les eaux, comme les étangs.

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables
 Je plie & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos:
 Mais attendons la fin, Comme il disoit ces mots
 Du bout de l'Horizon *) accourt avec furie
 Le plus terrible **) des enfans
 Que le Nord eût porté jusques là dans ses flancs,
 L'arbre tient bon, le Roseau plie,
 Le vent redouble ses efforts
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au Ciel étoit voisine
 Et dont les piés touchoient à l'Empire des morts ***).

De la Fontaine.

*) L'extrémité apparente de la terre

**) Un vent des plus terribles

***) Le fond de la terre où il tenoit.

Les



Les Singes.

Le peuple Singe un jour vouloit élire un Roi
 Ils pretendoient donner la couronne au mérite.
 C'étoit bien fait. La dépendance irrite,
 Quand on n'estime pas ceux, qui donnent la loi
 La Diète est dans la plaine; on caracolle*), on faute;
 Chacun sur la puissance essaie ainsi son droit;
 Car le Scèptre devoit tomber au plus adroit.
 Un fruit pendoit au bout d'une branche assez haute
 Et l'agile fauteur, qui sauroit l'enlever,
 Etoit celui qu'au Trone on vouloit élever.
 Signal donné, le plus hardi s'élance;
 Il ébranle le fruit; un autre en fait autant;
 L'autre faute à coté, prend l'air pour toute chance
 Et retombe fort mécontent.
 Après mainte & mainte secouffe,
 Prêt à choir où le vent le pouffe,
 Le fruit menaçoit de quitter.
 Deux prétendans ont encore à sauter.

Ils

*) C'est faire des mouvemens en demi-rond, ou demi-tour à gauche ou à droit. Ce mot convient aux Cavaliers & est employé ici aux mouvemens que les singes se donnoient.

Ils s'élancent tous deux; l'un pesant l'autre agile;
 Le fruit tombe & vient se planter
 Dans la bouche du mal-habile;
 L'adroit n'eut que la queue, il eut beau s'en vanter,
 Allons, cria le Senat imbecile:
 Celui qui tient le fruit doit seul nous régenter,
 Un long vive le Roi fend soudain les nuées,
 L'adresse malheureuse attira les huées,
 Oh! Oh! Le plaisant jugement!
 Dit un vieux Singe. Imprudens que nous sommes,
 C'est par trop imiter les hommes:
 Nous jugeons par l'événement.

De la Motte.

Le Rossignol & la Fauvette.

On ne sauroit dormir au bruit que tu nous fais,
 Difoit au rossignol une jeune fauvette;
 Chante le long du jour, mais la nuit sois en paix,
 Tu vas dans ce bocage attirer la chouette;
 Tais toi donc. — Du soleil je chante les bienfaits;
 Puis je trop les chanter? Je lui dois cet ombrage
 Où je passe des jours heureux.
 Si des noirs aquilons je méprise la rage,
 Ne le dois-je pas à ses feux?
 Je lui dois. . . — Tu lui dois? On diroit à
 t'entendre
 Que dans son char brillant il n'a lui que pour toi,
 Ne lui dois-je pas aussi, moi?
 N'ai-je pas aussi le coeur tendre?
 J'attendrai cependant, pour chanter ses faveurs,
 Qu'il vienne m'en combler encore,
 Demain, quand sa brillante aurore
 De nos gazons flétris ranimera les fleurs,

Tu

Tu m'entendras alors rendre un sincère hommage;
 Tu verras. . . — Je le vois, l'intérêt seul
 t'engage,

C'est lui qui dicte tes chansons.

De l'autre bienfaisant tu chéris la présence;

S'il ne luit plus, ton coeur se condamne au silence;

Pour moi je consacre mes sons

A chanter la reconnoissance.

Le Monnier.

Le Lion & le Moucheron.

Va-t-en, chetif insecte, excrement de la terre,
 C'est en ces mots que le Lion
 Parloit un jour au Moucheron,
 L'autre lui declare la guerre.
 Penses-tu, lui dit-il que ton titre de Roi
 Me fasse peur, ni me soucie?
 Un boeuf es plus puissant que toi;
 Je le mene à ma fantaisie.
 A peine il achevoit ces mots,
 Que lui même il sonna la charge,
 Fut le Trompette & le Heros,
 Dans l'abord il se met au large;
 Puis prend son tems, fond sur le cou
 Du Lion, qu'il rend presque fou.
 Le quadrupède écume, & son oeil étincelle;
 Il rugit; on se cache, on tremble à l'environ:
 Et cette allarme universelle
 Est l'ouvrage d'un Moucheron,
 Un avorton de Mouche en cent lieux le harcelle,
 Tantôt pique l'échine, & tantôt le museau,
 Tantôt entre au fond du nazeau,

La rage alors se trouve à son faite montée,
 L'invincible ennemi triomphe & rit de voir
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
 Le malheureux se déchire soi même,
 Fait resonner sa queue à l'entour de ses flancs,
 Bat l'air qui n'en peut mais, & sa fureur extrême
 Le fatigue, l'abat; le voilà sur les dents.
 L'insecte du combat se retire avec gloire:
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire.
 Va par-tout l'annocer; & rencontre en chemin
 L'embuscade d'une araignée,
 Il y rencontre aussi sa fin.
 Quelle chose par là nous peut être enseignée?
 J'en vois deux, dont l'une est, qu'entre nos ennemis
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
 L'autre qu'aux grands périls tel a pû se soustraire
 Qui périt pour la moindre affaire.

De la Fontaine.

*Le Lion & le Rat
La Colombe & la Fourmi.*

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi,

De cette vérité deux Fables feront foi :

Tant la chose en preuves abonde,

Entre les pattes d'un Lion,

Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie,

Le Roi des animaux en cette occasion

Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un auroit-il jamais cru,

Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?

Cependant il avint qu'au sortir des Forêts,

Ce Lion fut pris dans des rets,

Dont ses rugissemens ne le purent défaire.

Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de tems

Font plus que force ni que rage.

L'Autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une Colombe ;

Quand

Quand sur l'eau se penchant une Fourmi y tombe
 Et dans cet Ocean l'on eût vû la Fourmi
 S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
 La Colombe aussi-tôt usa de charité.
 Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jetté,
 Ce fut un promontoire où la Fourmi arrive
 Elle se salue; & là-dessus
 Passe un certain Croquant *) qui marchoit les piés nus,
 Ce Croquant par hazard avoit une arbalste.
 Dès qu'il voit l'oiseau de Venus **),
 Il le croit en son pot. & déjà lui fait fête.
 Tandis qu'à le tuer mon Vilageois s'apprête,
 La Fourmi le pique au talon
 Le Vilain †) retourne la tête.
 La Colombe l'entend, part, & tire de long ††).
 Le soupé du Croquant avec elle s'envole;
 Point de Pigeon pour une obole.

De la Fontaine.

*) Pauvre Chasseur.

**) La Colombe.

†) Mot ancien qui signifie un Payfan

††) S'envole.

Le Loup devenu Berger.

Un Loup qui commençoit d'avoir petite part
 Aux Brebis de son voisinage,
 Crût qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
 Et faire un nouveau personnage.
 Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton,
 Fait sa Houlette d'un baton;
 Sans oublier la Cornemuse,
 Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
 Il auroit volontiers écrit sur son chapeau,
 C'est moi qui suis Guillot, Berger de ce Troupeau.
 Sa personne étant ainsi faite,
 Et ses piés de devant posés sur sa houlette:
 Guillot le Sycophante *) approche doucement,
 Guillot, le vrai Guillot étendu sur l'herbette
 Dormoit alors profondement.
 Son chien dormoit aussi, comme aussi la Musette.
 La plûpart des Brebis dormoient pareillement,
 L'Hypocrite les laissa faire :
 Et pour pouvoir mener vers son fort les Brebis,
 Il voulut ajouter la parole aux habits,
 Chose qu'il croyoit necessaire

Mais

*) Trompeur.

Mais cela gâta son affaire.

Il ne pût du Pasteur contrefaire la voix.

Le ton dont Il parla fit retentir les bois,

Et découvrit tout le mystère.

Chacun se réveille à ce son

Les Brebis, le Chien, le Garçon,

Le pauvre Loup dans cet esclandre

Empêché par son hoqueton,

Ne pût ni fuir ni se défendre,

Toujours par quelque endroit Fourbes se laissent
prendre

Quiconque est Loup, agisse en Loup.

C'est le plus certain de beaucoup.

De la Fontaine.

Le Sommeil du Tyran.

Sous ses lambris dorés, un Tyran detesté
 Dormoit en apparence avec tranquillité,
 Le Sommeil dit quelqu'un est-il fait pour le crime?
 Eh quoi! le Ciel épargne sa victime?
 Imprudent! au bruit que tu fais,
 Dit un Faquir, tremble qu'il ne s'éveille,
 Le Ciel permet que le méchant sommeille
 Pour que le sage ait des momens de paix.

Bret.

Le

Le Boeuf & le Ciron.

Messire Boeuf, las de vivre en Province,
 Partoit d'Auvergne *) pour Paris
 Sur l'Animal épais, l'animal le plus mince
 Cadet Ciron voulut voir le pays.
 Il prend place sur une corne ;
 Mais à peine s'est-il logé,
 Qu'il plaint le pauvre Boeuf, & juge à son air morne,
 Qu'il se sent déjà surchargé.
 N'importe, il faut suivre sa course ;
 Eh! comment, sans cette ressource,
 Pouvoit-il voyager, & contenter son gout ?
 Le Boeuf lui tiendrait lieu de tout,
 D'hôtellerie ainsi, que de voiture,
 De lit ainsi que de pature :
 A fatiguer le Boeuf le besoin le refout
 Ils partent donc. Déjà de plaine en plaine
 Ils ont franchi bien du chemin.

Lors-

*) Province de France.

Lorsque le Boeuf s'arrête & prend haleine,
 Il est grevé *); mon Dieu! Que je lui fais de peine!
 Dit le voyageur clandestin **),
 Si tourmenté de la saison brulante,
 De ses mugiffemens l'Animal frappe l'air
 Par vanité compatissante
 Notre atome †) se fait leger.
 Même, de peur d'amaigrir sa monture,
 Vous l'eussiez vû sobre dans ses repas
 Faisons, se disoit-il, faisons chère qui dure;
 Je l'affoiblirois trop, il n'arriveroit pas.
 On arrive pourtant jusqu'à la Capitale,
 Cadet ††) Ciron sain & sauf arrivé,
 Demande excuse au Boeuf qu'il croit avoir crevé.
 Qui me parle la-haut, dit d'une voix brutale.

Messire

*) Las, fatigué.

**) Secret, caché qui est quelque part, ou dans quelque endroit à l'inscu de tout le monde.

†) Petit corps indivisible. L'auteur se sert de cette expression pour faire connoître la petitesse de Ciron qu'on peut à peine appercevoir.

††) Ce mot ne signifie pas ici jeune, il signifie égrillard, éveillé qui entend bien ses intérêts,

Messire Boeuf? C'est moi. Qui? Me voilà.

Eh! l'ami, qui te savoit-la?

Je laisserois la Fable toute nuë
 Qu'ici plus d'un Ciron se reconnoîtroit bien.
 Tel qui se grossit à la vuë,
 Se croit quelque chose, & n'est rien.

De la Motte.

D'une fable de l'antiquité
 A des richesses de l'antiquité
 Sur son Tain de l'antiquité

Le royaume de l'antiquité
 Je laisse à l'antiquité
 Que l'antiquité est de l'antiquité

Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité

Rien ne m'empêche de l'antiquité
 Mais l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité

Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité

Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité

Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité

Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité

Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité
 Et l'antiquité est de l'antiquité

Le

Le Rat de Ville & le Rat des Champs.

Autrefois le Rat de Ville
 Invita le Rat des Champs,
 D'une façon fort civile
 A des reliefs d'Ortolans *).

Sur un Tapis de Turquie.
 Le couvert se trouva mis.
 Je laisse à penser la vie
 Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
 Rien ne manquoit au festin:
 Mais quelqu'un troubla la fête
 Pendant qu'ils étoient en train,

A la porte de la salle
 Ils entendirent du bruit,
 Le Rat de ville détale
 Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire,
 Rat en campagne aussitôt:
 Et le Citadin de dire,
 Achevons tout notre rôl.

C'est

*) Restes d'oiseaux friands

C'est assez dit le Rustique,
 Demain vous viendrez chez moi;
 Ce n'est pas que je me pique
 De tous vos festins de Roi,

Mais rien ne vient m' interrompre,
 Je mange tout à loisir.
 Adieu donc; si du plaisir
 Que la crainte peut corrompre,

De la Fontaine

L' Aigle

L'Aigle, la Laye, & la Chate.

L'Aigle avoit ses Petits au haut d'un arbre creux,
 La Laye au pié, la Chate entre les deux;
 Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
 Mères & Nourrissons faisoient leur tripotage.
 La Chate détruisit par sa fourbe l'accord.
 Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit: Notre mort,
 (Au moins de nos Enfans, car c'est tout un aux Mères)
 Ne tardera possible guères.
 Voyez vous à nos piés fouir incessamment
 Cette maudite Laye, & creuser une mine?
 C'est pour déraciner le chêne assurément,
 Et de nos Nourrissons attirer la ruine.
 L'arbre tombant ils seront dévorés:
 Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
 S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte,
 Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,
 La perfide descend tout droit
 A l'endroit

Où

Où la Laye étoit en gésine *),
 Ma bonne amie & ma voisine,
 Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis,
 L'Aigle, si vous fortiez, fendra sur vos Petits:
 Obligez-moi de n'en rien dire.
 Son courroux tomberoit sur moi,
 Dans cette autre Famille ayant semé l'effroi,
 La Chate en son trou se retire.
 L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
 De ses Petits: La Laye encore moins:
 Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
 Ce doit être celui d'éviter la famine.
 A demeurer chez soi l'une & l'autre s'obstine,
 Pour secourir les siens dedans l'occasion;
 L'oiseau Royal en cas de mine,
 La Laye en cas d'irruption
 La faim détruisit tout: il ne resta personne
 De la Gent Marcaffine, & de la Gent Aiglonne,
 Qui n'allât de vie à trepas;
 Grand renfort **) pour Messieurs les Chats

Que

*) Venoit de faire ses petits Marcaffins.

**) Grosse provision pour manger.

Que ne fait point ourdir une langue traîtresse
 Par sa pernicieuse adresse!
 Des mal-heurs qui sont sortis
 De la boîte de Pandore *)
 Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre
 C'est la fourbe à mon avis.

De la Fontaine,

*) Belle fille, faite de Terre par Vulcain.
 Jupiter lui donna une boîte remplie de toute sorte
 de maux.

Le Loup & la Cicogne.

Les Loups mangent gloutonnement,
 Un Loup donc étant de frairie *),
 Se pressa, dit-on tellement,
 Qu'il en pensa perdre la vie.
 Un os lui demeura bien avant au gosier.
 De bonheur pour ce Loup qui ne pouvoit crier,
 Près de là passe une Cicogne.
 Il lui fait signe, elle decourt.
 Voilà l'operatrice **) aussitôt en besogne.
 Elle retira l'os, puis pour un si bon tour
 Elle demanda son salaire.
 Votre salaire? dit le Loup;
 Vous riez ma bonne Commère.
 Quoi, ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
 Allez, vous êtes une ingrante;
 Ne tombez jamais sous ma patte.

De la Fontaine.

*) D'un grand repas.

**) Qui travaille à guérir quelque mal.

Le Renard & les Raisins.

Certain Renard Gascon*), d'autres disent Normand *)
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille.
 Des raisins mûrs apparemment,
 Et couverts d'une peau vermeille,
 Le galant en eût fait volontiers son repas,
 Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
 Ils sont top verts, dit-il, & bons pour des Goujats †).
 Fit-il pas mieux que de se plaindre?

*) Qui se vante, qui exagere.

**) Diffimulé, fourbe,

†) Valets de Soldats.

Les Oiseaux.

*) Sur un haut chêne, au pié d'une montagne,
 S'étoient dès le matin assemblés mille oiseaux,
 Qui voltigeant de rameaux en rameaux
 De leur brillants concerts, égayoient la campagne.
 Ainsi, sans soins, sans embarras,
 Chantant leur joye ou leur tendre martire,
 Ils attendoient l'heure de leur repas,
 Ou leur apetit pour mieux dire.
 Ils le sentoient venir, lorsque tout à propos
 Un fanfonnet vient leur apprendre
 Qu'à mille pas de l'arbre, ils n'avoient qu'à se rendre.
 Le grain, leur disoit-il, s'y verfoit à grands flots,
 Venez. . . Ne soyez pas si fots,
 Leur dit une Alouette; on songe à vous surprendre.
 Grain, vous dit-on, d'accord; mais aussi vrais paneaux
 Que l'Oiseleur vient de vous tendre:
 Et que je fois le dernier des oiseaux,
 Si. . . La pauvre Alouette est une autre Cassandre*),
 Qu'on ne croit point, qu'on ne veut point entendre;

C 3

Et

*) Fille de Priam qui ayant reçu d'Apollon le don de Prophetic, predisoit souvent les malheurs de Troye sans que les Troyens la voulussent croire.

Et nos Troyens ailés*), entraînés, par la faim,
 Suivent le Sanfonnet au grain;
 Vous le voyez, dit il Le premier il y vole,
 On l'a suivi sur sa parole;
 Sur son exemple on se met à manger:
 Mais le panneau se ferme; & voila dans la geole
 Nos pauvres indiscrets. Quelques-uns d'enrager;
 Les autres encor de gruger
 En enrageant; cela console.
 Je vous ai predict le danger;
 Vous trompriez-je? dit l'Alouette,
 Qui seule avoit la clef des champs**);
 Non, repondit quelqu'une de dedans;
 C'est qu'on croit trop ce qu'on souhaite;
 Et l'on connoit son tort quand il n'en est plus tems;

De la Motte.

*) L'Auteur appelle ici les oiseaux de la Fable Troyens, à cause qu'il a nommé l'alouette deux vers plus haut Cassandre. Cette alouette leur prédisoit leurs malheurs comme Cassandre aux Troyens qui ne voulurent pas la croire.

***) Qui seule étoit en liberté,

Le Chat & un vieux Rat.

J'ai lû chez un Conteur' de Fables
 Qu'un second Rodilard, P' Alexandre *) des Chats;
 L'Atila **), le fléau des Rats
 Rendoit ces derniers miserables.
 J'ai lû, dis-je, en certain Auteur,
 Que ce Chat exterminateur
 Vrai Cerbère, étoit craint une lieuë à la ronde;
 Il vouloit de Souris dépeupier tout le Monde.
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
 La Mort aux Rats, les Souricières,
 N'étoient que jeux au prix de lui.
 Comme il voit que dans leurs tanières
 Les Souris étoient prisonnières.
 Qu'elles n'osoient sortir; qu'il avoit beau chercher;
 Le Galant fait le mort; & du haut d'un plancher
 Se pend la tête en bas. La Bête scélérate
 A de certains cordons se tenoit par la pate
 Le peu ple des Souris croit que c'est châtiment,
 Qu'il a fait un larcin de rôl ou de fromage,
 Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage,

C 4

Enfin

*) Le plus vaillant d'entre eux.

***) Roi des Huns très cruel.

Enfin qu'on a pendu le mauvais Garnement.
 Toutes, dis-je, unanimement
 Se promettent de rire à son enterrement;
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête;
 Puis rentrent dans leurs nids à rats;
 Puis ressortant font quatre pas;
 Puis enfin se mettent en quête,
 Mais voici bien une autre fête.
 Le pendu ressuscite; & sur ses piés tombant
 Attrape les plus paresseuses.
 Nous en savons plus d'un, dit il en les gobant;
 C'est tour de veille guerre *; & vos cavernes creuses
 Ne vous sauveront pas; je vous en avertis;
 Vous viendrez toutes au logis.
 Il prophetisoit vrai, notre maitre Mitis **)
 Pour la seconde fois les trampe & les afine ***);
 Blanchit sa robe, & s'enfarine;
 Et de la sorte déguisé
 Se niche †) & se blotit dans une huche ouverte:
 Ce fut à lui bien avisé;
 La Gent trotte-menu ††) s'en vient chercher sa perte.

Un

*) Ruse que savent les vieux Soldats.

**) Comme qui diroit Maitre doucereux, c'est le Chat.

***) Les attrape par finesse.

†) C'est à dire se cache en s'abaissant, comme font les Chats dans un Cofre où les Boulangers pétrissent où mettent de la farine.

††) Les Souris.

Un Rat sans plus s'abstint d'aller flairer autour,
 C'étoit un vieux routier; il savoit plus d'un tour;
 Même il avoit perdu sa queue à la bataille,
 Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
 S'écria-t-il de loin au General de Chats.
 Je soupçonne dessous encor quelque machine; ;
 Bien ne te sert d'être farine;
 Car quand tu serois sac je n'approcherois pas.
 C'étoit bien dit à lui; j'approuve sa prudence,
 Il étoit expérimenté,
 Et savoit que la méfiance
 Est mère de la sûreté.

De la Fontaine.



La Mouche & la Fourmi.

La Mouche & la Fourmi contestoient de leur prix
 O Jupiter? dit la première,
 Faut-il quil l'amour propre aveugle les esprits
 D'une si terrible manière,
 Qu'un vil & rampant animal
 A la fille de l'air ose se dire égal?
 Je hante les Palais, je m'affiez à ta table
 Si l'on t'immole un boeuf, j'en goûte devant toi:
 Pendant que celle-ci chetive & miserable
 Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi,
 Mais ma mignone, dites-moi,
 Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,
 D'un Empereur, ou d'une Belle?
 Je le fais; & je baise un beau sein, quand je veux:
 Je me jouë entre des cheveux:
 Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle
 Et la dernière main que met à sa beauté
 Une femme allant en conquête
 C'est un ajustement des Mouches emprunté

Puis

Puis allez - moi rompre la tête
 De vos greniers. Avez vous dit?
 Lui repliqua la Ménagère,
 Vous hantez les Palais : mais on vous y maudit
 Et quant à goûter la première
 De ce qu'on sert devant les Dieux
 Croyez - vous qu'il en vaille mieux ?
 Si vous entrez par tout aussi font les profanes
 Sur la tête des Rois, & sur celle des Anes
 Vous allez vous planter : je n'en disconviens pas,
 Et je fais que d'un prompt repas
 Cette importunité bien souvent est punie,
 Certain ajustement, dites - vous, rend jolie,
 J'en conviens, il est noir ainsi que vous & moi,
 Je veux qu'il ait nom Mouche, est - ce un sujet pourquoy
 Vous fassiez sonner vos merites ?
 Nomme - t - on pas aussi Mouches les Parasites *) ?
 Cessez donc de tenir un langage si vain :
 N'ayez plus ces hautés pensées
 Les Mouches **) de Cour sont chassées :
 Les Mouchars ***) sont pendus : & vous mourrez
 de faim
 De froid, de langueur, de misère,

Quand

*) Ecornifleurs qui vivent aux depens d'autrui.

**) Les importuns.

***) Les Espions,

Quand Phoebus *) regnera sur une autre Hemisphère **)
 Alors je jouirai du fruit de mes travaux
 Je n'irai par monts ni par vaux
 M'exposer au vent, à la pluye
 Je vivrai sans mélancolie.
 Le soin que j'aurai pris, de soin m'exemtera
 Je vous enseignerai par là
 Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire
 Adieu: je perds le tems: laissez moi travailler,
 Ni mon grenier ni mon armoire
 Ne se remplit a babiller.

De la Fontaine.

*) Le Soleil.

**) L'autre demirond de la terre opposé à celui que nous habitons.

Le Linx & la Taupe.

Jadis dans le siècle des Fables, —

Et du tems qu'il étoit des Sirènes *), des
Sphinx **),

Centaures ***) & choses semblables,

Vivoit aussi Messire Linx,

L'Argus †) des animaux, dont la perçante vuë

Ne trouva jamais rien d'obscur:

Tandis que l'oeil du jour perce à peine la nuë,

Le sien perce au travers d'un mur.

Un de ces animaux, tapi ††) sous un branchage,

(Car ils estoient chasseurs de leur métier

Se tenoit à l'affut, attendoit le gibier,

Préparant ses dents à l'ouvrage.

Notre

*) Nymphes de la Mer moitié femmes & moitié poissons
renommées par leur chant.

***) Monstre qui étoit Aigle, femme & Lion & célébrée
par les Enigmes qu'il proposoit.

****) Moitié hommes & moitié chevaux.

†) Argus commis par Junon pour épier les amours de
Jupiter, & qu'on supposoit avoir cent yeux.

††) Caché, retiré à l'écart sous une table.

Notre Argus apperçoit une Taupe en son trou,
 Ah! lui dit il; que je te plains ma mie *)!
 Pauvre animal, que fais-tu de la vie?
 Tu n'as point d'yeux; Jupiter étoit fou
 Quand il te fit de cette sorte,
 Pourquoi t'oter le jour qui doit tout éclairer?
 Tu fais fort bien de t'enterrer,
 Je te tiens plus d'à moitié morte;
 Et ce seroit faveur que de te devorer.
 Pardonnez-moi, lui dit la Dame;
 Je sens fort bien que je vis tout-à-fait,
 Je n'ai point d'yeux; est-ce un sujet
 D'accuser Jupiter? Croyez-m'en, sur mon ame,
 Il a bien fait ce qu'il a fait.
 A-t-il besoin qu'on le conseille?
 Il m'a donné de sa grace une oreille
 Qui vaut des yeux, & qui me sert autant.
 Tenez, par exemple, elle entend
 Derrière vous un bruit qui vous menace;
 Je crains pour vous quelque disgrâce

Fuyez,

*) Mot ordinaire des petits enfans quand ils appellent,
 ou qu'ils parlent à la servante du logis. Le Linx
 en parlant ici à la Taupe s'en sert à son égard
 par mépris & par une fausse pitié.

Fuyez, Dame Taupe entendoit
 La corde d'un arc qu'on bandoit.
 La flèche part, & l'atteinte mortelle
 Envoya notre Argus dans la nuit eternelle.
 Mépriseurs indiscrets, vous n'y connoissez rien;
 Les Dons, sont partagés & chacun a le sien.

De la Motte.

L'ane

L'Ane & le petit Chien.

Ne forçons point notre talent;
 Nous ne ferions rien avec grace,
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse
 Ne sauroit passer pour galant.
 Peu de gens, que le Ciel, chérit & gratifie
 Ont le don d'agréer infus avec la vie,
 C'est un point, qu'il leur faut laisser;
 Et ne pas ressembler à l'Ane de la Fable,
 Qui pour se rendre plus aimable
 Et plus cher à son Maître, alla le caresser,
 Comment disoit-il en son ame
 Ce chien parce qu'il est mignon
 Vivra de pair à compaignon
 Avec Monsieur, avec Madame
 Et j'aurai des coups de baton!
 Que fait-il? il donne la pate
 Puis aussitôt il est baissé.
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flate
 Cela n'est pas bien mal-aisé.
 Dans cette admirable pensée
 Voyant son Maître en joye il s'en vient lourdement

Leve

Leve une corne *) toute usée;

La lui porte au menton fort amoureusement:

Non sans accompagner, pour plus grand ornement

De son chant gracieux cette action hardie.

Oh! Oh, quelle careffe, & quelle mélodie!

Dit le Maître aussi - tôt. Hola Martin bâton **)

Martin bâton accourt, l'Ane change de ton

Ainsi finit la Comedie.

De la Fontaine.

*) Un pié dur, ayant de la corne au bas.

***) Façon de parler pour dire un bâton.

La Grenouille & le Rat.

Un Rat plein d'embonpoint, gras & des mieux nourris
 Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême *),
 Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits,
 Une Grenouille approche & lui dit en sa langue ;
 Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin.

Messire Rat promit soudain :

Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.

Elle allegua pourtant les delices du bain

La curiosité, le plaisir du voyage,

Cent raretés à voir le long du marécage :

Qu'un jour il conteroit à ses petits enfans

Les beautés de ces lieux, les moeurs des habitans,

Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point sans plus tenoit le galant empêché.

Il nageoit quelque peu ; mais il faloit de l'aide.

La Grenouille à cela trouve un très bon remède.

Le Rat fut à son pié par la patte attaché.

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère

S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,

Contre le droit de Gens, contre la foi jurée ;

Pretend

*) Qui n'aimoit pas à faire maigre, à jeuner.

Pretend qu'elle en fera gorge chaude & curée *);
 (C'étoit à son avis un excellent morceau),
 Déjà dans son esprit la galande le croque.
 Il atteste les Dieux; la perfide s'en moque.
 Il résiste, elle tire. En ce combat nouveau
 Un Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
 Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde **),
 Il fond dessus, l'enleve & par même moyen
 La Grenouille & le lien.
 Tout en fut, tant & si bien
 Que de cette double proye
 L'Oiseau se donne au coeur joye;
 Ayant de cette façon
 A souper chair & poisson.

La ruse la mieux ourdie
 Peut nuire à son inventeur:
 Et souvent la perfidie
 Retourne sur son auteur.

De La Fontaine.

*) Qu'elle le mangera.

**) Voloit en l'air sans presque remuer les ailes.

Parole de Socrate.

Socrate *) un jour faisant bâtir,
 Chacun cenfuroit son ouvrage,
 L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir
 Indignes d'un tel personnage.

L'autre blâmoit la face, & tous étoient d'avis
 Que les appartemens en étoient trop petits,

Quelle maison pour lui? L'on y tenoit à peine,

Plût au ciel que de vrais amis,

Telle qu'elle est, dit il, elle pût être pleine!

Le bon Socrate avoit raison

De trouver pour ceux-la trop grande sa maison.

Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose,

Rien n'est plus commun que ce nom,

Rien n'est plus rare que la Chose.

De la Fontaine

*) Philosophe grec fort sage.

Le Corbeau & le Faucon.

Un Corbeau vigoureux dans la fleur de son âge,
 Par monts, par vaux *, alloit chercher son pain.
 Un vieux Corbeau du voisinage,
 Tout pelé, tout gouteux (le grand âge est mal sain)
 Se tenoit dans son trou, prêt à mourir de faim.
 Le jeune vit un jour un Faucon **) charitable
 Qui chez le Centenaire apportoit à manger.
 Et quoi! dit-il; moi, pauvre diable,
 En travaillant beaucoup à peine si je à gruger;
 Tandis que mon vieux frère assuré de sa table
 Fait grand-chère sans se bouger.
 Oh oh! puisque la Providence
 Nous a donné des pourvoyeurs,
 Je m'en remets à ces Messieurs,
 Deformais des Faucons j'attens ma subsistance,
 Le subtil raisonneur agit en conséquence,

D 3

II

*) C'est à dire par tout où il pouvoit aller, Cette expression n'est bonne qu'en vers libres ou en stile populaire.

**) Ce fait du Faucon qui porte à manger au Corbeau est rapporté par Pilpai, premier Ministre d'un puissant Empereur d'Indostan. Il a fait des Fables qui renfermoient toute la Politique.

Il se tient chez-lui clos & coi ;
 Jouit de sa paresse en attendant de quoi
 Flatter aussi sa gourmandise,
 L'appétit vient. Le Faucon ne vient pas.
 Mon paresseux s'en scandalise ;
 Mais, content d'en gronder il n'en fait pas un pas.
 Après quelque jours de paresse,
 Et se sentant faillir le coeur,
 Il veut sortir ; mais sa foiblesse
 L'arrête, & l'insensé meurt enfin de langueur.

Le Ciel prétend qu'en son aide on espère ;
 Mais il faut distinguer les cas.
 Faites toujours ce que vous pouvez faire.
 La Providence est la commune mère.
 Fiez-vous-y : mais ne la tentez pas.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tous tems les Chevaux ne sont nés pour les
hommes.

Lors que le Genre humain de gland se contentoit,
Ane, Cheval & Mule aux forêts habitoit

Et l'on ne voyoit point comme au Siècle où nous sommes,
Tant de felles & tant de bâts

Tant de harnois pour les combats

Tant de chaises, tant de carosles

Comme aussi ne voyoit-on pas

Tant de festins & tant de nôces.

Or un Cheval eut alors different

Avec un Cerf plein de vitesse

Et ne pouvant l'attraper en courant,

Il eut recours à l'homme, implora son adresse.

L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,

Ne lui donna point de repos

Que le Cerf ne fût pris, & n'y laissât la vie,

Et cela fait, le Cheval remercie

L'homme son bienfaiteur, disant : je suis à vous

Adieu. Je m'en retourne en mon séjour sauvage

Non pas cela, dit l'homme, il fait meilleur chez nous:

Je vois trop quel est vôtre usage,

Demeurez donc, vous serez bien traité

Et jusqu'au ventre en la litière.

Helas que sert la bonne chère

Quand on n'a pas la liberté?

Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie

Mais il n'étoit plus tems: déjà son écurie

Etoit prête & toute bâtie.

Il y mourut en traînant son lien:

Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance:

C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien *)

Sans qui les autres ne font rien.

De la Fontaine.

*) La Liberté.

Le Viellard & ses Enfans.

Un Vieillard prêt d'aller où la mort l'appelloit,
 Mes chers Enfans, dit-il (à ses Fils il parloit)
 Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble,
 Je vous expliquerai le noeud qui les assemble,
 L'Ainé les ayant pris, & fait tous ses efforts
 Les rendit en disant: Je le donne aux plus forts,
 Un second lui succède, & se met en posture
 Mais en vain. Un Cadet tente aussi l'aventure,
 Tous perdirent leur tems, le faisceau résista:
 De ces dards joints, ensemble un seul ne s'éclata
 Foibles gens! dit le Père, il faut que vous montre
 Ce que ma force peut en semblable rencontre,
 On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort
 Il separe les dards, & les rompt sans effort.
 Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde
 Soyez joints, mes Enfans, que l'amour vous accorde,
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours,
 Enfin se sentant prêt de terminer ses jours:

Mes chers Enfans, dit-il, je vais où sont nos
Pères.

Adieu, promettez-moi, de vivre comme Frères;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant,
Chacun de ses trois Fils l'en assure en pleurant,
Il prend à tous les mains; il meurt; & les trois
Frères,

Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.

Un Creancier saisit, un Voisin fait procès.
D'abord nôtre Trio s'en tire avec succès,
Leur amitié fut court, autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints, l'intérêt les separe.
L'ambition, l'envie, avec les Consultans *)

Dans la succession entrent en même-tems
On en vient au partage, on conteste, on chicane.
Le Juge sur cent points tour à tour les condamne
Creanciers & Voisins reviennent aussi-tôt,
Ceux là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut **)

Les

*) Avocats dont on demande les avis.

**) Manquement à l'assignation lorsque celui qui est ajourné ne comparoit pas pour se défendre.

Les Frères desunis sont tous d'avis con-
traire

L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien
Faire

Tous perdirent leur bien; & voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis, & pris à part,

De la Fontaine.

De cà, de là, par tout; si bien qu'au bout
de l'an

Il en rapporta davantage,

D'argent, point de caché, Mais le Père fut sage
De leur montrer avant la mort

Que le travail est un trésor.

De la Fontaine.

—————

La

La Chenille & la Fourmi.

Demoiselle Fourmi trottant par la campagne,
 Rencontre une Chenille à peine remuant,
 L'aide du Ciel vous accompagne,
 Dit le ver en la saluant:
 Si tant est cependant que Chenille salué,
 Mais la Fourmi ne s'en remuë;
 Et d'un air dedaigneux recevant l'amitié,
 Pauvre animal que tu me fais pitié!
 Dit-elle: entre nous, la Nature,
 En te faisant a bien manqué.
 Qui voudroit te compter pour une créature?
 Tu n'en es qu'un essai croqué.
 Dieu soit loué, puis qu'à me faire
 Nature a voulu mettre un peu plus de façon.
 Je vais, je viens d'une jambe legère;
 Je. . . mais c'est trop jaser pour une ménagère,
 Adieu l'ami rampant: je cours à la maison.
 L'humble Chenille est muette à l'outrage
 S'enferme dans sa coque y vaque à son ouvrage;
 Puis au moment qu'elle en devoit sortir,

L'or-

L'orgueilleuse Fourmi par cet endroit repasse;
 Le Vér fort Papillon. Arrête un peu, de grace
 Dit-il à la Fourmi; je voudrois t'avertir
 Qu'il ne faut mépriser personne:
 Le méprisé prend quelquefois l'effor:
 Tel qui rampoit s'éleve & nous etonne.
 Me voilà dans les airs, & tu rampes encor.

De la Mort.

L'Avare

L' Avare qui a perdu son Trésor.

L'usage seulement fait la possession.
 Je demande à ces gens, de qui la passion
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme ?
 Diogene *) la-bas est aussi riche qu'eux ;
 Et l'avare ici haut, comme lui vit en gueux.
 L'homme au trésor caché qu' Esope nous propose
 Servira d'exemple à la chose,
 Ce malheureux attendoit
 Pour jouir de son bien une seconde vie ;
 Ne possédoit pas l'or ; mais l'or le possédoit,
 Il avoit dans la terre une somme enfouïe,
 Son cœur avec n'ayant autre déduit **),
 Que d'y ruminer jour & nuit,
 Et rendre sa chevance †) à lui même sacrée :
 Qu'il allât, ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
 On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
 A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.

*) Philosophe qui étoit fort pauvre.

**) Pas de plus grand plaisir.

†) Son bien, son trésor.

Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit,
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire,
 Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid;
 Voilà mon homme aux pleurs; il gémit, il soupire,
 Il se tourmente, il se déchire,
 Un passant lui demande à quel sujet ses cris?
 C'est mon trésor que l'on m'a pris.
 Votre trésor? où pris? Tout joignant cette pierre
 Eh sommes nous en tems de guerre
 Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
 De le laisser chez vous en votre cabinet,
 Que de le changer de demeure?
 Vous auriez pû sans peine y puiser à toute heure,
 A toute heure? bons Dieux? Ne tient-il qu'à cela?
 L'argent vient-il comme il s'en va?
 Je n'y touchois jamais. Dites moi donc de grace,
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
 Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent?
 Mettez une pierre à la place
 Elle vous vaudra tout autant.

De la Fontaine.

La

La Fortune & le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très·profond
 Dormoit étendu de son long
 Un Enfant alors dans ses classes *).
 Tout est aux Ecoliers couchette & matelas.
 Un honnête homme en pareil cas
 Auroit fait un saut de vingt brasses,
 Près de là tout heureusement
 La Fortune passa, l' éveilla doucement
 Lui disant: Mon mignon, je vous sauve
 la vie,
 Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
 Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris
 à moi.
 Cependant c'étoit votre faute
 Je vous demande en bonne foi,
 Si cette imprudence si haute
 Provient de mon caprice? Elle part à ces mots
 Pour moi j'approuve son propos.

*) Qui alloit enco r à l'école.

Il n'arrive rien dans le monde
 Qu'il ne faille qu'elle en réponde,
 Nous la faisons de tous écots *)
 Elle est prise à garant de toutes aventures.
 Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures?
 On pense en être quitte en accusant son sort.
 Bref la Fortune a toujours tort.

Le la Fontaine.

*) Un repas où chacun paye.

Le Lièvre & la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables,
 Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?
 Le sage Esope dans ses Fables
 Nous en donne un Exemple ou deux.
 Celui qu'en ces Vers je propose,
 Et les siens, ce sont même chose.
 Le Lièvre & la Perdrix Concitoyens d'un Champ
 Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille;
 Quand une Meute *) s'approchant
 Oblige le premier à chercher un azile **).
 Il s'enfuit dans son fort ***), met les Chiens en défaut
 Sans même en excepter Brifaut †)
 Enfin il se trahit lui-même
 Par les esprits fortans de son corps échauffé ††).
 Miraut †††), sur leur odeur ayant philosophé
 Conclut que c'est son Lièvre, & d'une ardeur extrême

Il

*) Compagnie de chiens de chasse.

***) Un lieu pour se cacher.

***)) Dans son azile, dans des buissons pour y être en sûreté;

†) Nom de Chien de chasse,

††) L'odeur que repand une bête poursuivie,

†††) Autre Nom de chien.

Il le pouffe; & Rustaut*) qui n'a jamais menti**) —

Dit que le Lièvre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

La Perdrix le raille & lui dit :

Tu te vançois d'être si vîte;

Qu'as-tu fait de tes piés ? Au moment qu'elle rit

Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses aïles

La sauront garantir à toute extrémité :

Mais la pauvette avoit compté

Sans l'Autour †) aux serres cruelles.

De la Fontaine.

*) Autre Nom de chien.

**) Qui ne l'est jamais trompé,

†) Oiseau de proie qui mange les perdrix.

L'Enfant & les Noisettes.

Un jeune Enfant. je le tiens d'Epiçtete *),
 Moitié gourmand & moitié sot.
 Mit un jour sa main dans un pot
 Où logeoit mainte figue avec mainte noisette.
 Il en remplit sa main tant qu'elle en put tenir ;
 Puis veut la retirer : mais l'ouverture étroite
 Ne la laisse point revenir.
 Il ne fait que pleurer ; en plainte il se consume ;
 Il vouloit tout avoir & ne le pouvoit pas.
 Quelqu'un lui dit, (& je le dis à l'homme,)
 N'en prend que la moitié ; mon enfant, tu l'auras.

De la Motte.

*) Philosophe Stoicien qui a vécu sous Néron, & qui a
 laissé de grandes Leçons de Morale.

Le Miroir.

Jadis un père de Famille
 Avoit un jeune fils aussi beau que le jour;
 Il avoit encor une Fille,
 Vrai remède contre l'amour,
 Qui proquo de Dame Nature;
 Quelque fois au beau-sexe elle fait cette injure,
 C'est lui jouer un assez-mauvais tour.
 Ces enfans badinoient, comme font d'ordinaire
 Ceux de leur âge; & trouvant un miroir
 Sur la toilette de leur mère,
 Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.
 Devenu tout à coup amoureux de lui même,
 Il vanta ses attraits: vanité dont sa soeur
 Ressentit un dépit extrême,
 Croyant à chaque mot qu'il taxoit sa laideur.
 Elle n'entendoit pas là-dessus raillerie.
 Quoique fort jeune encor, l'amour propre & l'envie
 S'en étoient emparés. Elle va promptement
 Trouver son père à son appartement.
 Mon petit frère a la manie
 De se mirer, dit-elle. il se croit un soleil,
 Et son orgueil est sans pareil:

Defendez lui, mon Père je vous prie,
 D'approcher du miroir, & de s'y regarder.
 Le père n'en fit rien & loin de les gronder,
 Embrasse ses enfans, tous les deux les careffe,
 Et leur partageant sa tendresse.
 Mes chers enfans, dit-il, je veux,
 Que vous vous miriez tous les deux:
 Vous, mon fils, afin que l'image
 De la beauté, dont Dieu prit le soin de vous parer,
 Vous donne horreur du vice & du libertinage,
 Qui pourroient la deshonorer:
 Et vous, ma fille, afin qu'en cette glace
 Appercevant votre disgrâce,
 Et que vous n'avez pas ces attraits enchanteurs,
 Dont brille souvent la jeunesse,
 Vous repariez ce défaut par vos moeurs;
 Rien n'est si beau que la sagesse.

Le Cerf se voyant dans l'eau

Dans le Cristal d'une fontaine
 Un Cerf se mirant autrefois
 Louoit la beauté de son bois *),
 Et ne pouvoit qu' avecque peine
 Souffrir ses jambes de fuseaux,
 Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux,
 Quelle proportion de mes piés à ma tête!
 Difoit-il en voyant leur ombre avec douleur:
 Des taillis **) les plus hauts mon front atteint le faite;
 Mes piés ne me font point d'honneur.
 Tout en parlant de la sorte,
 Un Limier ***) le fait partir;
 Il tache à se garantir;
 Dans les forêts il s'emporte.
 Son bois, dommageable ornement,
 L'arrétant à chaque moment,
 Nuit à l'office que lui rendent
 Ses piés, de qui ses jours dépendent.

E 5

II

*) Ses cornes; qu'on appelle bois.

**) Bois qu'on coupe de tems en tems.

***) Certain chien qui fait sortir le Cerf de son fort.

Il se dédit alors, & maudit les présens
 Que le Ciel lui fait tous les ans *).
 Nous faisons cas du beau, nous meprisons l'utile,
 Et le beau souvent nous détruit.
 Ce Cerf blâme ses piés, qui le rendent agile;
 Il estime un bois qui lui nuit,

De la Fontaine.

*) Le bois du Cerf tombe & revient toutes les années.

Le Chien qui lâche sa proye pour l' Ombre.

Chacun se trompe ici bas.

On voit courir apres l'ombre

Tant de fous, qu'on n'en fait pas

La plûpart du tems le nombre.

Au Chien dont parle Esope, il faut les renvoyer.

Ce Chien voyant sa proye en l'eau representée

La quitta pour l'image & pensa se noyer,

La rivière devint tout d'un coup agitée.

A toute peine il regagna les bords,

Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.

De la Fontaine.

L'Homme

L'Homme instruit de son Destin.

Un Homme avoit un jour obtenu du Destin,
 Que de son avenir il lui fit confidence,
 Au Livre de la Providence
 Il lut donc tout son sort, ses progrès & sa fin,
 Parmi de menus faits, de grandes aventures
 Se déployèrent à ses yeux.
 Il devoit être Roi, puissant & glorieux,
 Et puis captif, & puis mourir dans les tortures.
 Ces revolutions sont le plaisir des Dieux,
 De tous ces objets quelle idée
 Occupe deormais mon pauvre Curieux!
 Sa mort le suit par-tout; son ame intimidée
 La souffre à toute heure, en tous lieux,
 Ce Roi futur, que la frayeur consume,
 Se voit dans son affreux chagrin,
 Esclave comme Montezume *),

Grillé

*) Empereur du Mexique fait prisonnier per Fernand Cortez Espagnol, qui conquist son Royaume.

Grillé comme Guatimofin *).
 Ah! par pitié, grands Dieux, otez-moi cette image
 S'écria-t-il. Ses vœux sont exaucés.
 Il ne voit plus la mort ni l'esclavage?
 Dans son esprit ce sont traits effacés.
 Le voilà donc qui voit en perspective **)
 Ce Sceptre absolu qui l'attend:
 En est-il mieux? le croyez-vous content?
 L'impatience la plus vive
 Lui fait un siècle d'un instant.
 Quelque faveur que le Ciel lui déploie,
 Tout est insipide pour lui:
 Où les autres mourroient de joye,
 Ce Roi futur sèche d'ennui.
 Ciel, cria-t'il encor, retranchez les années
 Qui me séparent de mon bien.
 Hâtez mes grandes destinées:
 Hors de-là je ne goute rien,
 ça, dit le Sort, malgré ton imprudence
 Je ferai mieux que tu ne veux.

C'en

*) Successeur de Montezume qu'on mit sur un brasier
 pour lui faire avouer où étoit son or.

**) Point de Vuë, qui fait paroître les objets plus loïn,
 qu'ils ne sont; il les approche aussi; c'est un art
 dans la peinture.

C'en est fait, tu vas être heureux ;
Je te rends a ton ignorance.

Bon lot ! bien à propos tout homme en fut pourvû.
Sans cela notre impatience
Feroit un mal d'un bien prévu :
Et le mal nous tueroit d'avance.

De la Mort.

Le Mulet se vantant de sa Généalogie.

Le Mulet d'un Prélat se piquoit de Noblesse ;
 Et ne parloit incessamment
 Que de sa Mère la Jument,
 Dont il contoit mainte prouesse.
 Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
 Son Fils prétendoit pour cela,
 Qu'on le dût mettre dans l'Histoire.
 Il eût crû s'abaïsser servant un Medecin.
 Etant devenu vieux on le mit au Moulin.
 Son Père L'Ane alors lui revint en memoire.
 Quand le malheur ne seroit bon
 Qu'a mettre un sot à la raison,
 Toujourns seroit - ce à juste cause
 Qu'on le dit bon à quelque chose.

De la Fontaine.

Le Héron.

Un jour sur ses longs piés alloit je ne fais où,
 Le Héron au long bec emmanché d'un long cou;
 Il côtoyoit une rivière.
 L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux

Ma Commère la Carpe y faisoit mille tours
 Avec le Brochet son Compère.

Le Héron en eût fait aisément son profit.

Tous approchoient du bord, l'Oiseau n'avoit qu'à
 prendre;

Mais il crût mieux faire d'attendre

Qu'il eût un peu plus d'appetit.

Il vivoit de regime *), & mangeoit à ses heures,

Après quelques momens l'appetit vint; l'Oiseau

S'appro

*) C'est manger avec précaution.

S'approchant du bord vit sur l'eau
Des Tanches qui sortoient du fond de ces de-
meures

Le mets ne lui plut pas ; il l'attendoit à mieux ;

Et montrait un goût dédaigneux

Comme le Rat *) du bon Horace.

Moi des Tanches ? dit-il , moi Héron , que
je fasse

Une si pauvre chère ; & pour qui me prend-on ?

La Tanche rebutée , il trouva du Goujon **)

Du Goujon ! c'est bien là le dîner d'un Héron.

J'ouvrerois pour si peu le bec ! Aux Dieux ne
plaîse

Il l'ouvrît pour bien moins ; tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson

La faim le prit ; il fut tout heureux & tout aise

De rencontrer un Limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodans ce sont les plus habiles

F 2

On

*) Un rat de Ville qui méprisoit ce que le rat de Cam-
pagne lui donnoit : Liv. II, Sat. VI, 80.

**) Des plus petits poissons.

On hazarde de perdre en voulant trop gagner,
 Gardez vous de rien dédaigner ;
 Sur tout quand 'vous avez à peu près votre
 compte.

De la Fontaine.

Le Barbet & le Dogue.

Bon Dieu! comme en ce pays
 Notre race dégénère!
 Que les chiens y sont petits!
 Les plus foibles ennemis
 Doivent braver leur colère.
 Dans le pays des Hurons *),
 (Je suivois mon maître Charle).
 J'en ai vu, moi qui vous parle,
 Se jouer à des Lions.
 A des Lions! quel courage!
 Je les ai vu; c'est un fait.
 Ainsi parloit un Barbet,
 Tout frais venu d'un voyage.
 Ce recit est bel & bon
 Dit un Dogue d'Angleterre;
 Mais forcent-ils le Lion
 A mordre enfin la poussière —
 Je n'en fais rien — Pourquoi donc

F 3

Tant

*) Peuple de l'Amérique septentrionale.

Tant prôner une chimère? —
 Mais attaquer un Lion! —
 L'attaquer & le defaire,
 Ce font deux — Mais cependant. . . : —
 Cependant rien n'est moins sage:
 Ces chiens que tu vantes tant,
 N'ont que l'orgueil en partage;
 C'est un fait bien attesté,
 Bien prouvé: témérité,
 Comme on dit, n'est pas courage.

Willemain d'Abancours,

La Laitière & le Pot au lait.

Perrette sur sa tête ayant un Pot au lait
 Bien posé sur un couffinet ;
 Prétendoit arriver sans encombre à la Ville.
 Légère & court vêtue elle alloit à grands pas ;
 Ayant mis ce jour-là pour être plus agile
 Cottillon simple & souliers plats.
 Notre Laitière ainsi trouffée
 Comptoit déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
 Achetoit un cent Oeufs, faisoit triple couvée ;
 La Chose alloit à bien par son soin diligent.
 Il m'est, disoit-elle facile
 D'élever des Poulets, autour de ma maison ;
 Le Renard fera bien habile,
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un Cochon.
 Le Porc à s'engraïsser, coûtera peu de son ;
 Il étoit quand je l'eus de grosseur raisonnable :
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon ;
 Et qui m'empêchera de mettre en nôtre étable

Vû le prix dont il est, une Vache & son Veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
 Perrette là-dessus faute aussi, transportée:
 Le lait tombe; adieu Veau, Vache, Cochon,
 Couvée.

De la Fontaine.

Le Rat tenant Table.

Il étoit un Grenier vaste dépositaire
 Des riches trésors de Cérès,
 Un Rat habitoit tout auprès;
 Qui s'en crut le propriétaire.
 Il avoit fait un trou, d'où, quand bon lui sembloit
 Il entroit dans son héritage.
 C'étoit peu d'y manger; le prodige assembloit,
 Les Rats de tout le voisinage.
 Il y tenoit table ouverte en Seigneur,
 Où selon l'ordre, tout dineur
 Payoit son écot de louange.
 Est toujours bien fêté celui chez qui l'on mange,
 Le bon Rat comptoit donc ses amis par ses doigts
 (Car il prenoit pour siens, les amis de sa table);
 Chacun l'avoit juré cent fois;
 Voudroient-ils lui mentir? Cela n'est pas croyable,
 Mais cependant l'autre Maître du grain,
 Voyant que ces Messieurs le menoient trop bon train,
 Se resolut de le changer de place.
 Le Grenier fut vidé du soir au lendemain,
 Voilà mon Rat à la besace.

Heureusement, dit-il, j'ai fait de bons amis.
 Tout plein de cet espoir, chez eux il se transporte,
 Mais d'aucun il ne fut admis;
 Par tout on lui ferma la porte.
 Un seul Rat, bon voisin, qu'il ne connut qu'alors,
 Ouvrit la fienne, & le reçut en frère.
 J'ai méprisé dit-il, ton luxe; & tes trésors;
 Mais je respecte ta misère:
 Sois mon hôte, j'ai peu; ce peu nous suffira.
 Je m'en fie à ma tempérance;
 Mais insensé qui se fiera
 A tout ami qu'amène l'abondance?
 Il ne vient qu'avec elle; avec elle il fuira.

De la Motte.

L'In-

*L'Ingratitude & l'injustice des hommes
envers la Fortune.*

Un Trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit,
Il triompha des Vents pendant plus d'un voyage :
Goufre, banc, ni rocher n'exigea de peage
D'aucun de ses balots ; le fort l'en affranchit,
Sur tous ses compagnons Atropos *) & Neptune **)
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port,
Facteurs †), associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son Tabac, son sucre, sa canéle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflèrent son trésor ;
Bref il plut dans son escarcelle ††),
On ne parloit chez lui que par doubles ducats,
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, &
carosses

Ses

*) Une des Parques qui cause la mort.

**) Le Dieu de la Mer.

†) Ceux qui avoient soin de ses marchandises.

††) Dans sa bourse ; c'est à dire, il devint fort riche. |

Ses jours de jeune étoient des nôces.

Un sien ami voyant ces somptueux repas

Lui dit: & d'où vient donc un si bon ordinaire?

Et d'où me viendrait-il que de mon savoir
faire?

Je n'en dois rien qu'à mes soins, qu'au talent

De risquer à propos, & bien placer l'argent.

Le profit lui semblant une fort douce chose,

Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait.

Son imprudence en fut la cause,

Un vaisseau mal freté pèrit au premier vent.

Un autre mal pourvu des armes nécessaires

Fut enlevé par les Corsaires.

Un troisième au port arrivant,

Rien n'eut cours, ni debit. Le luxe & la folie

N'étoient plus tels qu'auparavant.

Enfin ses facteurs le trompant,

Et lui même ayant fait grand fracas, chère lie,

Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,

Il devint pauvre tout à coup.

Son ami le voyant en mauvais équipage,

Lui dit: d'où vient cela? de la fortune hélas?

Consolez vous, dit l'autre, & s'il ne lui plait pas

Que vous soyez heureux; tout au moins soyez sage,

Je ne fais s'il crut ce conseil;

Mais

Mais je fais que chacun impute en cas pareil
 Son bonheur à son industrie.
 Et si de quelque échec notre faute est suivie,
 Nous disons injures au Sort.
 Chose n'est ici plus commune :
 Le bien nous le faisons, le mal c'est la Fortune,
 On a toujours raison, le Destin toujours tort.

*Le Cochet *), le Chat & le Souriceau **).*

Un souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vû
 Fut presque pris au dépourvû,
 Voici comme il conta l'avanture à sa Mère,
 J'avois franchi les Monts, qui bornent cet Etat;
 Et trotois comme un jeune Rat,
 Qui cherche à se donner carrière.
 Lors que deux Animaux m'ont arrêté les yeux;
 L'un doux, benin & gracieux;
 Et l'autre turbulent & plein d'inquiétude,
 Il a la voix perçante & rude;
 Sur la tête un morceau de chair;
 Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
 Comme pour prendre sa volée;
 La queue en panache étalée.

*) Un jeune coq.

***) Une jeune souris.

Or c'étoit un Cochet, dont nôtre souriceau
 Fit à la Mère de tableaux,
 Comme d'un Animal venu de l'Amerique.

Il se battoit, dit il, le flanc avec ses bras,
 Faisant tel bruit & tel fracas,
 Que moi, qui grace aux Dieux de courage me
 pique

En ai pris la fuite de peur,
 Le maudissant de tres bon coeur.
 Sans lui j'aurois fait connoissance
 Avec cet Animal qui m'a semblé si doux.
 Il est velouté comme nous,
 Marqueté, longue queue, un humble contenance;
 Un modeste regard, & pourtant l'oeil luisant
 Je le crois fort sympatissant
 Avec Messieurs les Rats; car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles.
 Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat
 L'autre m'a fait prendre la fuite.
 Mon fils, dit la souris, ce doucet est un Chat,
 Qui sous son minois hypocrite
 Contre toute ta Parenté
 D'un malin vouloir est porté.
 L'autre Animal, tout au contraire,
 Bien éloigné de nous mal faire,

Ser-

Servira quelque jour peut-être à nos repas.

Quant au Chat; c'est sur nous qu'il fonde

Garde toi tant que tu vivras

De juger des gens sur la mine.

De la Fontaine.

L'Avan-

L'Avantage de la Science.

Entre deux Bourgeois d'une Ville
 S'émut jadis un différent.
 L'un étoit pauvre mais habile,
 L'autre riche mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Vouloit emporter l'avantage:
 Prétendoit que tout homme sage
 Etoit tenu de l'honorer.
 C'étoit tout homme sot; car pourquoi reverer
 Des biens dépourvûs de mérite?
 La raison m'en semble petite.
 Mon Ami, disoit-il souvent
 Au savant,

Vous

Vous vous croyez considerable ;

Maïs dites moi, tenez-vous table ?

Que sert à vos pareils de lire incessamment

Ils sont toujours logés, à la troisième
chambre

Vetus au mois de Juin comme au mois de
Decembre,

Ayant pour tout Laquais leur ombre seulement.

La Republique a bien affaire

De gens qui ne dependent rien :

Je ne fais d'homme necessaire

Que celui dont le luxe épand beaucoup de
bien.

Nous en usons, Dieu fait: notre plaisir
occupe

L'artisan, le Vendeur, celui qui fait la jupe,

Et celle qui la porte, & vous qui dédiez

A Messieurs les gens de Finance

De méchans Livres bien payés.

Ces mots remplis d'impertinence

Eurent le sort qu'ils méritoient

L'homme lettré se tut, il avoit trop à dire.

La guerre le vengea bien mieux qu'une
Satyre :

Mars détruisit le lieu que nos gens ha-
bitoient.

L'un & l'autre quitta sa Ville

L'igno-

L'ignorant resta sans azile;
 Il reçut par tout des mépris;
 L'autre reçut par tout quelque faveur nouvelle,
 Cela décida leur querelle.
 Laissez dire les sots; le savoir a son prix.

De la Fontaine.

Le Ver luisant & le Rossignol.

Rempli d'orgueil & plein de suffisance
 Un Ver luisant, dans une nuit d'été,
 Admiroit de son corps l'éclat & la beauté,
 Non, disoit-il, on ne peut voir, je pense;
 D'être aussi beau que moi dans l'Univers.
 Le Papillon léger, l'Abeille industrieuse,
 L'Araignée attentive, ou la Fourmi soigneuse,
 L'Escargot paresseux, ce vil amas de vers,
 Ces insectes rampans, creatures abjectes,
 Végetent tristement au fond de leurs retraites,
 Né seul pour la grandeur, mon sort est bien plus
 beau:

Ma race est au dessus de leur race vulgaire;
 Les Dieux m'ont placé sur la terre
 Pour vivre & servir de flambeau.
 Ces astres lumineux, ces étoiles brillantes
 Que j'apperçois au ciel, en sont les Vers luisans:
 Si l'on fait cas des diamans,
 C'est qu'ils ont de mon corps les flammes éclatantes.

Un Rossignol qui chantoit ses amours;
 S'arrête, écoute: il entend ce discours.
 Guidé par la lueur de l'insecte superbe,
 Il fond, s'abat sur lui; le vermisseau tremblant
 Reconnut son erreur. Helas! dit-il, sous l'herbe
 J'eusse pu vivre heureux, ignoré, moins brillant,
 C'est orgueil qu'à nos yeux les hommes font paroître
 Cause souvent leur perte en dégradant leur être.

Bourlin, de Clermont-Ferrand.

Le Gland & la Citrouille.

Dieu fait bien, ce qu'il fait. Sans en chercher la
 preuve
 En tout cet Univers, & l'aller parcourant,
 Dans les Citrouilles je la treuve.
 Un Villagois considerant,
 Combien ce fruit est gros, & sa tige menuë,
 A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela?
 Il a bien mal placé cette Citrouille - là?
 He! parbleu, je l'aurois penduë
 A l'un des Chênes que voilà.
 C'eût été justement l'affaire;
 Tel fruit, tel arbre pour bien faire,
 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
 Au conseil de celui, que prêche ton Curé;
 Tout en eût été mieux: car pourquoi, par
 exemple

Le

Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit
doigt.

Ne pend-il pas en cet endroit ?

Dieu s'est mepris; plus je contemple

Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo*).

Cette réflexion embarrassant nôtre homme,

On ne dort point, dit-il, quand on a tant
d'esprit.

Sous une Chêne aussi - tôt, il va prendre son
somme

Un Gland tombe; le nez du dormeur en patit.

Il s'éveille; & portant la main sur son visage,

Il trouve encor le Gland pris au poil du
menton.

Son nez meurtri le force à changer de
langage;

Oh, Oh, dit-il, je saigne! & que seroit-ce
donc

S'il fût tombé de l'arbre, une masse plus
lourde

Et que ce Gland eût été gourde**)?

G 4

Dieu

*) Prendre l'un pour l'autre.

***) Espèce de calebasse moins grosse qu'une Citrouille.

Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut
raison;

J'en vois bien à present la cause.

En louant Dieu de toute chose

Garo retourne à la maison.

De la Fontaine.

L'Ele-

L'Elephant & le Singe de
Jupiter.

Autrefois l'Elephant & le Rinoceros,
En dispute du pas & des droits de l'Empire,
Voulurent terminer la querelle en champ
clos.

Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur
dire

Que le Singe de Jupiter,
Portant un Caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit
l'Histoire.

Aussitôt l'Elephant de croire
Qu'en qualité d'Ambassadeur
Il venoit trouver sa Grandeur.

G §

Tout

Tout fier de ce sujet de gloire,
 Il attend Maître Gille, & le trouve un peu
 lent,

A lui présenter sa Créance *).

Maître Gille enfin en passant

Va saluër son Excellence.

L'autre étoit préparé sur la Légation;

Mais pas un mot; l'attention

Qu'il croyoit que les Dieux eussent à sa que-
 relle

N'agitoit pas encor chez eux cette nou-
 velle.

Qu'importe à ceux du Firmament

Qu'on soit Mouche ou bien Elephant ?

Il se vit donc réduit à commencer lui-
 même.

Mon Cousin Jupiter, dit-il, verra dans
 peu

Un assez beau combat de son Trône su-
 prême;

Toute sa Cour verra beau jeu.

Quel

*) Lettre qui assure qu'on peut ajouter foi à ce que
 dira le porteur.

Quel combat ? dit le Singe avec un front
sevère.

L'Elephant répartit : Quoi , vous ne sa-
vez pas

Que le Rinoceros me dispute le pas ?

Qu' Elephanide *) a guerre avecque Rino-
cère **) ?

Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque
renom

Vraiment je suis ravi d'en apprendre le
nom ,

Repartit Maître Gille, on ne s'entretient
guère

De semblables fujets dans nos vastes Latu-
bris.

L'Elephant honteux & surpris ,

Lui dit ; & parmi nous que venez-vous
donc faire ?

Partager un brin d'herbe entre quelques
Fourmis.

Nous

*) Terme inventé pour dire la capitale des
Elephans.

**) Ville feinte des Rinoceros.

Nous avons soin de tout: Et quant à votre
affaire,

On n'en dit rien encor dans le conseil des
Dieux.

Les petits & les grands sont égaux à leurs
yeux.

Le la Fontaine.

Les

Les Grenouilles & les Enfans.

Des Grenouilles vivoient en paix,
 Barbotant, coassant au gré de leur envie.
 Une troupe d'Enfans sur les bords du marais
 Vint troubler cette douce vie.
 Ça, dit l'un d'eux, j'imagine entre nous,
 Un jeu plaisant, une innocente guerre,
 Qui lancera plus loin sa pierre
 Sera notre Roi. Taupe. Ils y consentent tous,
 Pierres volent soudain. Chacun veut la victoire.
 L'enfant n'est-il pas homme? Il aime aussi la gloire,
 Bientôt tout le marais est couvert de cailloux;
 Et Grenouilles pour fuir n'ont pas assez de trous.
 L'une a dans le moment l'épaule fracassée;
 L'autre se plaint d'une côte enfoncée;
 Celle-ci, comme eut dit le chantre d'Ilion *),
 Reçoit une contusion

Dans

*) Homère qui écrit la guerre de Troye & qui fait souvent
 des descriptions anatomiques des blessures.

Dans l'endroit où le cou se joint à la poitrine;

Celle-là meurt d'un grand coup sur l'échine.

Enfin la plus brave de là

Lève la tête, & dit Messieurs, holà;

De grace allez plus loin contenter votre envie;

Choisissez vous un Maître à quelque jeu plus doux.

Ceci n'est pas un jeu pour nous;

Vos plaisirs nous coûtent la vie.

Une troupe d'Espagnols sur les bords du manant
 Vint troubler cette douce vie.
 Ce, dit l'un d'eux, j'imagine entre nous
 Un jeu plaisant, une innocente guerre.
 Qui lancers plus loin la pierre
 Sera notre Roi. Tandis qu'ils se jouent tout
 Pierres volent, s'écroulent, chacun veut la victoire.
 L'enfant s'est-il pas trompé? Il aime aussi la gloire.
 Bientôt tout le manant est couvert de cailloux.
 Et Grenouilles pour tout n'ont pas assez de trous.
 L'une a dans le moment l'épaulé tranché;
 L'autre se plaint d'une côte entaillée.
 Celle-ci, comme elle dit le chantre à l'honneur
 Reçoit une contusion

Dans

*) Histoire qui écrivit la guerre de Troie le plus haut
 des délices de l'esprit des hommes.
 Les

Les Oiseaux dans la volière, & le

Paon.

Au milieu d'une basse-cour
 Etoit un grande volière,
 Dèsque du dieu de la lumière
 L'aurore annonçoit le retour :
 Mille chantres cloîtrés dans cette immense cage
 Faisoient entendre leur ramage ;
 Les voisins, joyeux & contens
 Ecoutoient ce concert. Il duroit fort long-tems ;
 Il duroit jusqu' à l'heure où, du haut de sa course,
 Phébus *) voyoit en face & le Bouvier & l'Ourse **);
 Il duroit jusques à midi,
 Un peu plus, un peu moins. Alors, dans un coin
 sombre,
 Les chanteurs fatigués se retiroient à l'ombre,
 Et se taisoient Un paon, un paon fier & hardi,
 Comme sont tous les paons, pour lors devant la cage
 Venoit se pavaner, étaler le rubis,

L'ème-

*) Le Soleil.

** Noms de deux Astres.

L'émeraude, l'azur qui couvrent ses habits,

Bref - se parer de son plumage.

Au reclus il disoit en superbe langage:

Auprès de moi que valez - vous?

Le compliment n'étoit pas doux,

Et ne leur plaisoit pas. Une jeune fauvette

Dit tout bas à ses compagnons:

Mettons nous à chanter. Rossignols & pinçons

Et bouvreuils & fereins, disent la chansonnette.

Le Paon détaille aux premiers sons.

Le Moonnier.

Le

Le Singe & le Perroquet.

Un Singe étoit jaloux de certain Perroquet,
 L'objet de la tendresse
 De son Maître & de sa Maîtresse.
 Je ne vois pas, dit Bertrand *), le sujet
 Pourquoi l'on te caresse.
 Nourri de mets friands, tu n'as point d'autre nom
 Que petit fils, ou Perroquet mignon.
 Moi, jouet des Laquais, j'ai des coups d'étrivières:
 Avec moi ces Messieurs ont d'étranges manières:
 Amusez-les, servez leur de boufon
 On vous paye à coups de bâton.
 Les Animaux, qu'on nomme raisonnables;
 Devroient du moins respecter leurs semblables.
 J'ai de leur air assurément.
 Qui pourroit le nier? Malheureux garnement!
 Répond le Perroquet, ta plainte est ridicule,
 L'homme peut à coup sur l'étriller sans scrupule:
 Tu l'as toujours trop mérité.

Croire

*) Nom que l'on donne aux Singes.

Croire lui ressembler est une extravagance.
 Tu n'as que la malice & la difformité
 De quelques-uns d'entre'eux : la belle ressemblance!
 C'est moi qui lui ressemble & par le beau côté.
 Je parle comme lui. La voix est l'interprète
 De sa raison, son plus bel ornement.
 Ne t'étonne donc plus, ami, si l'on me traite
 Avec tant de ménagement.
 Le Singe ne fut pas content du compliment :
 Maudit causeur! dit-il, dont le babil assomme,
 Tu parles, il - est vrai, mais non pas comme l'homme.
 Penses-tu que l'on fasse cas
 De ces vaines fornettes,
 Que sans cesse tu nous repètes,
 Et que toi-même n'entens pas?
 Sur ses défauts chacun se flatte;
 On ne voit bien que ceux d'autrui.
 Tel se croit un second Socrate,
 Pour être chauve comme lui.

Le Rat & l'Huitre.

Un Rat hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle
 Des Lareſ paternels un jour ſe trouva fou.
 Il laiſſe-là le champ, le grain, & la javelle
 Va courir les Païs, abandonne ſon trou.
 Si tôt quil fut hors de la caſe,
 Que le Monde, dit-il eſt grand & ſpacieux!
 Voila les Appennins *), & voici le Caucaſe **)
 La moindre Taupinée étoit mont à ſes yeux
 Au bout de quelques jours le Voyageur arrive
 En un certain canton où Thetis ***) ſur la rive
 Avoit laiſſé mainte Huitre, & nôtre Rat d'abord
 Crut voir en les voyant des vaiſſeaux de haut bord.
 Certes, dit-il, mon Père étoit un pauvre Sire,
 Il n'oſoit voyager, craintif au dernier point:
 Pour moi, j'ai déjà vû le maritime Empire:
 J'ai paſſé les deſerts, mais nous n'y bumes point,
 D'un certain Magiſter le Rat tenoit ces choſes,
 Et les diſoit à travers champs;

H 2

N^e.

*) Hautes montagnes de l'Italie

***) Grande montagne en Aſie.

***) Deſſe de la Mer, pour la mer même.

N'étant pas de ces Rats qui les livres rongens
 Se font savant jusques au dents.
 Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
 Une s'étoit ouverte, & bâillant au Soleil,
 Par un doux Zephir réjouie,
 Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie
 Blanche, grasse, & d'un goût à la voir nompareil
 D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui baille
 Qu'apperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille;
 Et si je ne me trompe à la couleur du mets
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais,
 Là dessus maître Rat plein de belle esperance
 Approche de l'écaille, allonge un peu le cou
 Se sent pris comme aux lacs; car l'huitre tout d'un
 coup
 Se referme; & voilà ce que fait l'ignorance.

De La Fontaine.

Le

Le jeune Moineau & son Père.

Que j'aime ce petit enfant;
Voyez! admirez donc mon Père,
Qu'il est doux, & compatissant,
Qu'avons nous donc fait, pour lui plaire?
Un Oiseau jeune encor, en ses mots s'exprimoit;
A l'aspect d'un Enfant se plaissant à repandre
Des miettes de Pain autour d'un trebuchet,
Que l'Espiegle venoit de tendre;
Ce n'est pas o mon Fils! la tendre humanité
Qui vient nous secourir, dit l'autre avec tristesse;
C'est un appas trompeur qu'on offre à ta jeunesse
On en veut à ta liberté.
Mon Ami je connois le monde,
En traitres la terre est feconde,
Des pièges qu'on y tend songe à te garantir,
Et retiens bien à l'avenir
Cette leçon trop veritable:
Rarement un mortel oblige son semblable

H 3

Sans

Sans espoir d'un retour certain ,
 Mais si par quelque stratagème,
 L'un d'eux à nos besoins, paroît tendre la main :
 Mon Fils c'est toujours pour lui même.

Le Renard, le Loup, & le Cheval.

Un Renard jeune encor quoique des plus madrés,
 Vit le premier Cheval qu'il eût vû de de sa vie,
 Il dit à certain Loup, franc novice: Accourez;
 Un Animal paît dans nos prés,
 Beau, grand; j'en ai la vûë encor toute ravie
 Est-il plus fort que nous? dit le Loup en riant:
 Fais moi son portrait, je te prie.
 Si j'étois quelque Peintre, ou quelque Etudiant,
 Repartit le Renard, j'avancerois la joye
 Que vous aurez en le voyant
 Mais venez; que sait-on? peut-être est-ce une proye
 Que la Fortune nous envoie.
 Ils yont; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis
 Affez peu curieux de semblables Amis,
 Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
 Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
 Apprendroient volontiers, comment on vous appelle.
 Le Cheval qui n'étoit dépourvû de cervelle,
 Leur dit: Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs;

Mon Cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
 Le Renard s'excusa sur son peu de savoir.
 Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire,
 Ils sont pauvres & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
 Ceux du Loup, gros Messieurs, l'ont fait apprendre
 à lire,

Le Loup par ce discours flaté
 S'approcha; mais sa vanité
 Lui couta quatre dents: le Cheval lui deferre
 Un coup; & haut le pié Voila mon Loup par terre,
 Mal en point, sanglant & gâté.
 Frère, dit le Renard, ceci nous justifie
 Ce que m'ont dit des gens d'esprit:
 Cet Animal vous a sur la machoire écrit
 Que de tout inconnu le Sage se méfie.

De la Fontaine.

Le

Le Bûcheron & Mercure.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain ;
 C'est sa cognée ; & la cherchant en vain ,
 Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
 Il n'avoit pas des outils à revendre,
 Sur celui-ci rouloit tout son avoir *).
 Ne sachant donc où mettre son espoir ,
 Sa face étoit de pleurs toute baignée.
 O ma cognée ! o ma chère cognée !
 S'écrioit-il, Jupiter **), rends-la moi :
 Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
 Sa plainte fut de l'Olympe †) étenduë.
 Mercure ††) vient. Elle n'est pas perduë ,
 Lui dit ce Dieu, la connoîtras-tu bien ?
 Je crois l'avoir près d'ici rencontrée,
 Lors une d'or à l'homme étant montrée,
 Il répondit : Je n'y demande rien.
 Une d'argent succède à la première ;

H 5

II

*) Son bien, sa ressource.

**) Le plus grand des Dieux du paganisme.

†) Le Ciel.

††) Messager des Dieux.

Il la refuse. Enfin une de bois.
 Voilà, dit-il, la mienne cette fois:
 Je suis content si j'ai cette dernière.
 Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois.
 Ta bonne foi sera récompensée.
 En ce cas je les prendrai, dit-il.
 L'Histoire en est aussi tôt dispersée.
 Et Boquillons *) de perdre leurs outils,
 Et de crier pour se le faire rendre.
 Le Roi des Dieux ne fait auquel entendre,
 Son fils Mercure aux criards vient encor,
 A chacun d'eux il en montre une d'or.
 Chacun eut crû passer pour une bête
 De ne pas dire aussitôt: La voilà.
 Mercure au lieu de donner celle là,
 Leur décharge un grand coup sur la tête.
 Ne point mentir, être content du sien,
 C'est le plus sûr: cependant on s'occupe
 A dire faux pour attraper du bien;
 Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

De la Fontaine.

*) Petits Bûcherons coupant du bois dans les petits bocages.

Les

Les deux Chiens.

M^aître Brifaut, chien fort doux, fort civil,
 En son chemin rencontra de Fortune
 Aboyard, chien hargneux *), un autre la Rancune **).
 Il l'acoste humblement, Pardonnez, lui dit-il;
 Peut-être je vous trouble en votre rêverie;
 Mais si vous vouliez compagnie,
 Je suis à vous, je m'offre de bon coeur;
 Et je tiendrai la grace à grand honneur.
 Aboyard n'étoit pas dans son accès farouche:
 Les plus brutaux ont leurs instans,
 Nos Chiens font amitié: dans la patte on se touche;
 On s'embrasse; on se traite en amis de tout tems.
 Nos frères suivent leur voyage.
 Confidences trottoient de la part de Brifaut,
 Racontant ses emplois, ses amours, son menage;
 (Amitié fraîche à ce défaut
 Qu'elle jase plus qu'il ne faut.)
 Le tout, pour amuser le grave personnage,
 Qui parloit peu, qui sembloit s'ennuyer,

Plus

*) Impatient, chagrin, de mauvaise humeur.

**) Personnage du Roman comique, d'un caractère querelleur & malin.

Plus on prétendoit l'égayer,
 Ils arrivent bientôt au plus prochain Village.
 Là notre la Rancune aboye à tous les Chiens,
 Attaque l'un, puis l'autre, & se fait mille affaires;
 Tant qu'enfin le tocsin *) sonne sur nos deux frères,
 Qui sont, l'un portant l'autre, ajustés en vauriens.
 Pauvre Brifaut en fut pour ses oreilles,
 Ni plus, ni moins que Seigneur Aboyard.
 L'un attira les coups, & l'autre en eut sa part.
 Je l'en plains; mais choses pareilles
 Menacent qui choisit ses amis au hazard.

De la Motte.

*) Son d'une cloche, sur laquelle on frappe, ou dont on tire le battant coup sur coup pour appeller du secours.

F I N.





LBMV Schwerin
003 725 952

33



Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker

http://purl.uni-rostock.de/rostdok/ppn1688541101/phys_0131





Le Bûcheron & Mercure.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain ;
C'est sa cognée ; & la cherchant en vain ,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre,
Sur celui-ci rouloit tout son avoir *).
Ne sachant donc où mettre son espoir ,
Sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée ! o ma chère cognée !
S'écrioit-il, Jupiter **), rends-la moi :
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe †) étendue.
Mercure ††) vient. Elle n'est pas perdue ,
Lui dit ce Dieu, la connoîtras-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée,
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première ;

H 5

*) Son bien, sa ressource.

**) Le plus grand des Dieux du paganisme.

†) Le Ciel.

††) Messager des Dieux.

